LA VÉRITÉ

AUX PRISES

AVEC

LES DÉMAGOGUES.

JE rêve, je rêve toute la journée. Agité par une inquiétude dévorante, je sors ; je cours..... Je cours les rues, les faubourgs, les manufactures, les ports : je vois par-tout l'image de la misère. Je reviens aux promenades, aux spectacles : j'y vois la gêne déguisée, mais perçant à travers les efforts de l'art pour annoncer notre ancienne élégance. Par-tout je vois le marchand oisif, l'ouvrier sans occupation, le bourgeois sans aisance ; tout le monde soupirer après la paix, la tranquillité et un ordre de choses qui, en réprimant le tumulte, en réduisant l'anarchie dans les bornes d'une juste et sage liberté, ramène la sûreté de l'individu, et la concorde entre les membres de la société.

J'entre dans les guinguettes ; elles sont désertes : dans les cafés ; il y règne un morne silence.

Je promène mon ennui au Palais-royal ; là il me quitte pour faire place à l'indignation. Mon cœur se soulève, & mon esprit s'enflamme aux

Md W 17938

premiers mots que j'entends. Là tous les accens ſont ceux de la haine, tous les cris ceux de la fureur. Les citoyens les plus honnêtes sont l'objet des calomnies les plus atroces ; je n'entends louer que ceux qui se sont illustrés par des crimes.

Le nom du roi frappe mon oreille ; un sentiment délicieux me ravit. J'oublie toutes mes sensations désagréables et pénibles. Mon visage s'épanouit ; j'approche, j'écoute : une voix sacrilége dit que le plus grand service qu'on puiſſe rendre à la France est de l'assassiner ; elle met au-dessus de lui un être avec lequel je ne voudrois pas me trouver pour mon honneur, avec lequel je ne voudrois pas coucher pour ma sureté.

Auſſi-tôt mes nerfs ſe criſpent, mon ſang bouillonne, les cheveux me dreſſent à la tête ; & comme je ne ſuis point aſſez fort pour exterminer le groupe entier de cannibales au milieu duquel je me trouve, je m'enfuis plein d'épouvante & d'horreur.

Je rentre chez moi : j'y trouve les papiers : je les parcours pour tâcher de diminuer l'impreſſion douloureuſe qui m'accable.

C'eſt encore pis. Je trouve par-tout l'impoſture, l'aſtuce & le menſonge. Les uns ſont évidemment vendus au parti régicide & deſtructeur qui fait gémir la France ſous des maux dont les ſuites ſont incalculables : les autres, non moins au-delà de la ſaine raiſon, auſſi peu véridiques dans les faits, auſſi exceſſifs dans leurs principes, ne m'offrent que des images fauſſes, & des calculs outrés. Par-tout la paſſion

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

seule se montre, & tout est sacrifié à ses intérêts.

Je jette tout là, & je vais me coucher en m'écriant : Grand Dieu ! où donc trouverai-je la vérité ?

Cependant le repos rafraîchit mes esprits ; le tumulte qui agitoit mon ame s'appaise, & la réflexion paisible vient l'éclairer.

Elle fait passer en revue devant lui tous les évènemens qui, depuis si long-temps, agitent ma triste patrie ; elle m'en dévoile la cause premiere dans les excès auxquels s'étoit porté l'ancien ministère ; & les causes secondes dans l'ambition de ceux qui ont fondé l'espoir de leur fortune & de leur élévation sur l'aveuglement & la crédulité du peuple.

Elle me fait remarquer les vrais amis de la liberté ; mais elle m'avertit en même temps, que ceux-là ont toujours été les mêmes, qu'ils étoient sous l'ancien ministere ce qu'ils sont aujourd'hui, & que leurs principes n'ont jamais varié. De ceux-là le nombre est bien petit.

Elle me montre à leur tête la Fayette, disant toujours la vérité sans déguisement comme sans crainte ; résistant au despotisme lorsqu'il étoit dangereux de le contrarier ; bravant lui-même à Cadix les lettres-de-cachet lorsqu'on les lui signifioit, pour aller venger l'Amérique, de la rebellion de laquelle on le rendoit garant & complice ; attaquant, aux notables, tous les abus, sans épargner la dénonciation d'un seul, même au, *tout-puissant alors*, comte d'Artois, tandis qu'il entendoit dans tous les coins de Versailles publier sa disgrace & son exil.

Elle me le montre, depuis la révolution, également ferme, également invariable; aussi peu courtisan du peuple qu'il l'avoit été des rois, se roidissant contre le despotisme aveugle de la multitude, comme il s'étoit opposé au despotisme ministériel; tendant au bien sans détour, sans intrigue, sans songer à lui-même; sacrifiant au bien de sa patrie jusqu'à la faveur du peuple; restant attaché sans bassesse comme sans flatterie au roi, malgré la persécution dirigée contre lui, parce que tel doit être le gouvernement de la France, parce que son roi est juste et bon, parce qu'il est véritablement l'ami des peuples, et n'a de passion que celle de leur bonheur.

Elle me fait considérer ensuite ceux qui en se déclarant avec éclat pour la liberté, en sont véritablement les ennemis les plus cruels. Elle ne me laisse point oublier que ceux-ci étoient naguere les plus bas valets du despotisme; qu'ils rampoient sous les Polignac, les Breteuil & les Lamoignon; qu'ils concouroient avec eux à tromper le meilleur des monarques pour partager les faveurs de la cour; que leur retour au peuple, n'est qu'une bassesse de plus dans l'histoire de leur vie; & que, comme ils avoient maîtrisé le prince par la flatterie, ils cherchent, ils tendent à maîtriser le peuple par l'adulation.

A la tête de ceux-ci je vois Mirabeau, les Lameth, Barnave, et beaucoup d'autres dont la tourbe est bien nombreuse.

J'avois oublié le duc d'Orléans, parce qu'on n'y pense plus.

Il a fait tant de faux-pas, des chutes si lourdes dans le chemin qu'il a pris pour arriver au trône,

tantôt sous le nom de *régent*, tantôt sous celui de *protecteur*, qu'il s'est enfin perdu tout-à-fait. Haï, méprisé, abhorré, conspué, même par la populace, son propre parti n'ose plus prononcer son nom, qui est devenu, jusque dans le plus bas étage, une injure, un titre de deshonneur et d'avilissement. Ce seroit maintenant révolter les peuples que de leur présenter cet homme pour les gouverner.

Cependant on n'a point abandonné le projet. On le suit au contraire avec une ardeur nouvelle, et d'autant plus grande qu'on sait que la faction, trop connue, perd tous les jours de son influence et de son pouvoir.

Mais comme on ne peut plus offrir un nom trop généralement détesté, on a changé de batterie.

C'est maintenant le duc de Chartres que l'on met en avant. On tâche de lui faire, ce qu'on appelle, une réputation. C'est son nom que les motionnaires salariés répètent aujourd'hui dans tous les groupes, et dans les cafés où on les souffre. Tous les journaux aux ordres de la faction, ne retentissent plus que des éloges du duc de Chartres. On nous le montre déja comme un des grands amis du peuple, on nous le fait voir *s'évanouissant* dans les hôpitaux près du lit des malades.

Eh ! Messieurs, ne voyez-vous pas que rien n'est plus pauvre que votre ressource ? Nous prenez-vous donc pour des fous ? Nous l'avons été trop long-temps ; mais nous commençons à devenir plus sages. Nous sentons bien que le duc de Chartres ne fait qu'un avec son père, qu'il

ne peut avoir de volonté que celle de son gouverneur. Quand nous considérons le caractère de ceux qui le dirigent, et les exemples qu'il a sous les yeux, nous jugeons sans peine des maximes qui font la base de son éducation. D'ailleurs les extraits que nous lui avons vu donner dans la pratique des leçons qu'il reçoit, nous ont suffisamment instruit des principes dans lesquels on l'élève.

Que peut-on espérer de voir germer dans le cœur d'un homme livré à l'auteur des Liaisons dangereuses? Que peut-on attendre d'un homme dont l'école est au club des Jacobins, école où s'attisent les haines, où se trament les complots réels qui menacent le trône, où se combinent les conjurations factices qui se débitent pour entretenir l'inquiétude, ou pour désigner les victimes qu'il faut immoler; où se préparent les poisons de la calomnie, contre les bons citoyens qui gênent les projets de la cabale, en protégeant la liberté; où s'allument les flambeaux de la discorde qui parcourt tout le royaume; où se commandent les meurtres, les brigandages, les incendies que commettent des brigands soudoyés par des hommes qui sont les chefs de ce club?

Déjà j'entends retentir autour de moi les épithètes d'aristocrate, de mauvais citoyen, & les menaces bourdonnent à mon oreille.

Je sais, Messieurs, je sais tout ce que vous voulez dire; je sais que

Qui n'est pas Jacobin n'est pas de bon aloi,
Et n'a, suivant Laclos, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais écoutez ; je vous ai promis de la raiſon. Laiſſons donc là les injures, les cris, & parlons raiſon ; raiſon toute pure.

Votre duc d'Orléans, me le donnerez-vous pour un honnête homme ? Vous n'oſerez jamais. Vous ſavez que vous pouvez me contraindre par la force ; mais vous ſentez auſſi que mon opinion ne changera pas pour cela. Malgré ſes mémoires, vos journaux, ſes panégyriſtes & vos rapports, je n'en ſuis pas moins bien convaincu, ET VOUS AUSSI, que cet être lâche autant que vil, qui, né dans la crapule, n'a pas même une origine certaine ; qui a traîné ſa jeuneſſe dans la fange, & deshonoré ſa virilité par l'avarice, a marqué tous ſes pas dans la carrière politique par les forfaits les plus bas, les plus cruels & les plus féroces.

Hé bien ! ce monſtre eſt le chef du club.

Votre Mirabeau : celui-là tout le monde le connoît ; il a tous les vices poſſibles & imaginables, ſans avoir aucune vertu, pas une ſeule. Le peindre ainſi, ce n'est pas l'injurier ; il ſe reconnoît lui-même à ce portrait, & convient des traits qui le forment. N'eſt-il pas l'ame de votre club ?

Celui qui a dit que ſi le pouvoir exécutif, c'eſt-à-dire le roi, ne ſe ſouvenoit pas de la leçon qu'il avoit reçue le 6 octobre 1789, il falloit lui en donner une ſeconde, n'eſt-il pas du club des Jacobins ?

N'eſt-ce pas auſſi aux Jacobins qu'on a dit en pleine aſſemblée, qu'il falloit *un ſupplément de révolution ;* & les derniers troubles, les ſou-

levemens qui nous agitent encore, n'ont-ils pas été la suite de ce mot ?

S'il existe un mauvais sujet ; un Danton par exemple, un furibond républicain, qui égare ou intimide tous les bons citoyens qui ont la foiblesse de craindre la dent meurtriere de ce nouveau minautore, n'est-il pas du club des Jacobins ?

Les auteurs de ces feuilles, qui tous les matins sement la calomnie, disseminent le mensonge, sonnent par-tout l'alarme, sappent les fondemens de la monarchie, insultent avec autant de bassesse que de fureur, le roi, sa famille, & ceux qui lui sont attachés, ne sont-ils pas Jacobins ?

La feuille qui s'imprime sous le nom de Marat, dont l'auteur ne peut être qu'un monstre féroce, dont chaque alinéa est un conseil atroce, dont les principes sanguinaires ne tendent à rien moins qu'à la subversion de tous les principes, puisqu'ils attaquent la constitution déja décrétée, n'est-elle pas composée par un Jacobin ?

N'est-ce pas encore un Jacobin qui nous donne tous les matins cet Orateur du peuple, ce ramassis dégoûtant de fausseté, d'ordures & d'horreurs avec lesquelles on empoisonne, pour deux sols, tous les individus de la basse classe.

Un Carra, un Desmoulins, un Rotondo, tous ces êtres qui, naguere, n'étoient connus que par leurs flétrissures, & qu'on employe aujourd'hui à échauffer, à égarer les esprits par leurs ouvrages virulens, ou leurs motions inflammatoires, tous ces gens-là ne sont ils pas du club des Jacobins ?

Ce Gorsas, ce courier distributeur de diffamation, qui, comme ses honnêtes confreres, dirige ouvertement le poignard sur le cœur du roi, *qui nous annonce aujourd'hui en termes très-clairs*, QU'IL Y A UNE CONJURATION FORMÉE CONTRE CE BON PRINCE (1), n'est-il pas du club des Jacobins.

Tous les soulèvemens, tous les meurtres, tous les pillages ne sont-ils pas commandés par les Jacobins? Non? Et pourquoi donc les brigands ne trouvent-ils des défenseurs, des apologistes, des panégyristes même que dans les Jacobins? Pourquoi le lieu de ces assemblées sert-il de retraite aux brigands employés à ces expéditions (2)?

Qui est-ce qui a suscité, fomenté, propagé l'indiscipline & l'insubordination dans notre armée? Qui est-ce qui a multiplié les écrits, pro-

(1) » *Sa mort est écrite au ciel.* Sa mort pacifiera la » terre. *Plans, moyens, TOUT EST CONCERTÉ. Tout* » *s'exécutera dans le temps.* Un succès sera le signal d'un » autre succès. Un revers sera plutôt réparé qu'ap- » perçu. *La vengeance n'aura de prise que sur un cadavre.* » Rien ne prévaudra contre cette ligue sublime; rien ne » pourra la dénoncer. *Aucun des INITIÉS n'a juré;* » *mais tous ont senti qu'il est trop glorieux de MOURIR LI-* » *ERE, pour avoir besoin de se prémunir contre la trahison* » *par la précaution du serment* «. Courier de Paris dans les provinces, 19e vol. n° 1, p. 7, 1er décembre.

(2) Un homme est arrêté pour fait de vol; il est conduit devant le commissaire, section de Bonnee-nouvelle. Il se trouve avoir été déja flétri par la justice. Interrogé où il demeure, il n'a point de domicile: où il couche, *dans l'enclos des Jacobins.* Qu'y fait-il? *il y reçoit tous les matins 24 sous, pour aller sur LA TERRASSE DES FEUILLANS, ou AU PALAIS ROYAL, ou à L'ASSEMBLÉE, suivant les ordres qu'IL REÇOIT.*

digué l'argent, & semé les fausses nouvelles qui ont opéré la révolte de la malheureuse garnison de Nancy ? C'est le club des Jacobins.

Quoi ! allez-vous crier à la calomnie ? Un moment ; répondez.

Pourquoi le général Bouillé qui a fait exécuter les décrets de l'Assemblée nationale, qui, après avoir épuisé tous les moyens, a enfin employé le dernier pour soumettre cette garnison rebelle, pourquoi ce général, qui, par un acte de rigueur nécessaire, & commandé par tous les pouvoirs, a sauvé notre armée & la France, est-il l'objet des poursuites acharnées du club des Jacobins ? Pourquoi est-il dénoncé à ce club, & par ce club ? Pourquoi ce club cherche-t-il tous les moyens possibles de rendre ce brave militaire odieux aux peuples auxquels il a rendu un si important service ? Pourquoi les régimens qui ont coopéré à cette opération, sont-ils insultés, déchirés, calomniés par les affiliés du club par-tout où ils sont (1) ? Pourquoi tous les journalistes, feuillistes, libellistes & écrivassiers Jacobites, en même temps qu'ils se déchaînent contre Bouillé, comblent-ils d'éloges les soldats révoltés qu'il a fallu punir ?

Pourquoi la municipalité de Nancy, qui n'a

(2) Il est maintenant avéré que la prétendue histoire de Béfort a été forgée dans ses détails au club des Jacobins de Paris, et que tout ce qu'il y a de vrai, c'est que les amis de la constitution à Béfort se sont répandus contre le régiment Royal-Liégeois, qui a été à Nancy, en injures, en affronts, en provocations, avec lesquelles ils espéroient opérer une insurrection générale.

pas voulu se prêter aux manœuvres des ennemis du bien public, a-t-elle été tellement tracassée par le club des Jacobins, qu'elle a été forcée de donner sa démission, ensorte qu'elle a été remplacée par tous membres jacobites?

Ne voit-on pas ici clairement l'amour que l'on a pour son ouvrage, et le dépit que cause un revers dans le projet que l'on suivoit?

Qui est-ce qui a jeté le désordre dans notre flotte, qui a soulevé nos matelots contre un chef qui n'étoit point agréable aux Jacobins? Ce sont encore les Jacobins. Dès que ce chef a eu cédé, dès qu'il a été remplacé, ils ont fait cesser avec éclat l'insubordination qu'ils avoient commandée dans le secret. Les journaux jacobites n'ont pas même pris soin de jeter le voile sur cette manœuvre: en annonçant ouvertement que c'étoit-là ce que l'on vouloit, ils ont appelé *excellens patriotes* les matelots révoltés coutre la discipline & leur commandant.

D'où est parti le feu qui a embrasé la ville de Nîmes? du club des Jacobins. C'est un président de la société des amis de la constitution qui y étoit à la tête de la phalange qui tuoit, qui massacroit, qui brûloit, qui pilloit, qui dévastoit.

S'il y a un bon citoyen, un homme honnête, un cœur droit et juste, qui aime sa patrie et son roi, il est dénoncé; où? au club des Jacobins.

Si un homme en place tient encore aux vrais principes de la monarchie, s'il cherche à contenir les excès, à réprimer la licence, à faire respecter les lois, il est dénoncé; où? au club des jacobins. Aussitôt toutes les plumes vénales et fangeuses distillent le poison sur sa vie.

Toutes les bases de la monarchie, sont ébranlées, tous les fondemens du trône sont minés; par qui ? par le club des jacobins.

C'est là que fut préparée, combinée la motion inconstitutionnelle qui devoit enchaîner, maîtriser la volonté du roi jusque dans la distribution de sa confiance la plus intime. C'est à ce club qu'aboutissoit le levier qui a remué les sections de Paris, pour tâcher de faire revivre ce projet sagement rejetté. C'est de ce club que sont partis les ordres qui ont fait venir ici les pétitions insensées de ses colonies dans les provinces.

Et qu'avoient-ils fait ces ministres dont le club avoit arrêté la proscription.

Ils faisoient exécuter les décrets connus; mais ils ne se prêtoient pas aux petites vues secrètes. Ils ne favorisoient pas de faux rapports, et disoient souvent des vérités dures. Celui-ci réclamoit avec force contre l'impuissance et l'oubli des lois. Celui-là ne dissimuloit ni le danger de nos colonies, ni les menées qui l'avoient fait naître. Cet autre avoit fait exécuter un décret sur lequel on lui auroit pardonné plus de négligence. Voilà les véritables crimes des anciens ministres. Ils vous ont cédé, ces ministres; le roi les a remplacés par des hommes qui ont fait leurs preuves de civisme, et qui ont le double mérite d'être de la classe du peuple, et connus par des talens distingués. Pourquoi donc sont-ils déja l'objet de la haine des Jacobins, et des diatribes de tous les journaux auxquels ils préfident ?

Ah pourquoi ? c'est que ces ministres sont hon-

nêtes gens; c'est qu'ils sont ou vont bientôt être instruits de tous les secrets de la cabale ; c'est qu'ils ne sont point Jacobins ; c'est, sur-tout, qu'ils ont été nommés par le choix libre du roi.

Ils n'ont pas réussi, ces Jacobins, à ordonner le renvoi des premiers; ils n'ont pas pu prescrire d'autorité la nomination des successeurs : ils n'ont pas pu se nommer eux-mêmes ; et dès-lors on les a entendus provoquer hautement les poignards des assassins, annoncer un réveil terrible ; on les a vus lancer dans Paris leur armée de brigands ; on les a vu, on les voit tous les jours dévouer la tête du chef de l'empire.

Ce sont eux, oui, ce sont les Jacobins qui ont semé sourdement le bruit qui s'est répandu ces jours-ci, que le roi devoit aller à l'assemblée nationale; ce sont eux qui ont ensuite fait insérer cette nouvelle dans quelques-uns de leurs journaux ; ce sont eux qui ont fait circuler différentes versions sur le but de cette démarche supposée.

Quel est donc le secret de cette nouvelle intrigue? le voici : c'est qu'on avoit imaginé de faire un conte absurde sur le club des fédérés qui existoit à Paris ; c'est qu'on avoit déja fabriqué cette lettre qu'on a vue il y a quelques jours dans l'Orateur du peuple, & dans laquelle on arrange un plan de contre-révolution qu'on attribue au roi, au général, et qui doit être exécuté par le moyen des fédérés que l'on suppose mandés à Paris. On sent bien que le bruit de la visite du roi si perfidement jeté dans le public, donnoit un certain poids, ou du moins un certain degré de probabilité à ce complot.

Mais, dira-t-on, cette lettre lue par l'Orateur au club, y a été huée, sifflée par les Jacobins les plus enragés.

Oh je le crois bien. Mais prenez garde : ces messieurs ne sont point des enfans en matiere d'intrigue. Avec cela on n'a point l'air d'être du secret, on ne paroît pas être pour la moindre chose dans la composition de la lettre qu'on affecte de mépriser. Mais voyez comme l'Alexandre Lameth, avec son ton hypocrite et fourbe, vous annonce à ce propos, qu'effectivement il y a tous les jours au château deux fédérés qui y prennent l'ordre : que M. de la Fayette lui a demandé pour eux la permission de partager la garde de l'assemblée, et qu'il lui a répondu que cela étoit inconstitutionnel.

Toutes ces petites observations qu'un fourbe adroit fait sans paroître y prendre garde, font leur effet : l'auditeur ignorant & confiant qui va là pour ses douze francs, dont souvent on lui fait remise s'il donne des espérances, dit en lui-même : La lettre pourroit bien avoir quelque fondement ; et en rentrant chez lui, il ne doute céja plus de la conjuration.

Et de cette manière le club, en semant la défiance à l'égard du roi, en compromettant le général qu'il veut écarter, répand des semences de division entre la garde nationale de Paris, & les fédérés de province. Ainsi, tout en se moquant du projet que lui-même a inventé, il en obtient tout le succès qu'il s'étoit promis.

Mais nous qui ne sommes pas si aisés à duper, apprécions donc au juste le prétexte de cette misérable intrigue.

Les fédérés, dit-on, prétendent contribuer à la garde de l'assemblée, à celle du roi; et c'est cela qu'on trouve *inconstitutionnel?* c'est sur celà qu'on crie et que l'on fait crier?

Moi, je ne fais qu'une question; répondez-y. Le roi appartient-il à la nation entière, ou au peuple de Paris exclusivement? S'il appartient à la nation, comment pourriez-vous lui refuser le droit de participer à sa garde? Pourquoi les fédérés, qui représentent les gardes de tout le royaume, ne pourroient-ils pas veiller à sa conservation, dans un moment où ce prince est insulté, injurié, menacé par des gens à vos gages; dans un moment où les journaux, *les vôtres*, impriment qu'il y a une conjuration formée contre lui; dans un moment où vous mettez en œuvre toutes les ressources de la diffamation, de la calomnie, celles mêmes de la falsification, pour anéantir l'homme qui veille, trop diligemment pour vous, à son salut, et à celui de la patrie qui dépend du sien?

Soyez tranquilles au reste; nous n'écarterons pas nos freres les fédérés, mais nous n'avons pas besoin de les appeler; nous suffirons à la garde du roi, de ce roi que nous chérissons malgré vous, et que vous ne voulez pas qu'on respecte.

En effet les jacobins prêchent à l'égard du roi l'irrévérence et le mépris. Leurs journalistes, en rendant compte des discours que le maire de Paris, à la tête du corps municipal, a adressés au monarque, lui reprochent d'avoir employé le titre *majesté*.

Quoi donc, turbulens insensés, ne savez-vous pas que le roi est le représentant de la nation?

que c'est à elle que vous parlez quand vous parlez au roi, et que le respect que vous lui devez, vous est commandé par la nation même?

Il est donc vrai que le club des jacobins est un volcan destructeur, dont les secousses produisent par-tout le boulversement et la confusion; dont le cratère vomit les feux de la discorde et de la sédition, dont enfin la lave impure et corrosive flétrit, dessèche, paralyse et consume tous les endroits où elle se répand.

Peuple, pauvre peuple que l'on égare avec tant de soin, que l'on mène à l'esclavage à force de licence, voyez donc quel est ce club dominateur qui tend à s'emparer de votre gouvernement, qui maîtrise tout en France, qui tyrannise si souvent même les délibérations du corps législatif?

Déchirez enfin le bandeau qu'il épaissit sur vos yeux, et jugez sainement tous ces démagogues outrés qui vous flattent pour vous dévorer. Cherchez leurs vertus, scrutez leur conduite passée, leurs actions présentes, leurs discours secrets; voyez quels sont les hommes qui veulent vous éloigner de votre roi, et quels biens vous avez recueilli de leurs opérations.

De l'Imprimerie des Jacobins.